

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 3

Artikel: On patifou
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188122>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

taine, qui plus tard se retira dans un cloître, donnait à ses sujets l'exemple de la plus grande austérité. En carême, personne ne pratiquait l'abstinence avec autant de rigueur que lui. Non-seulement il ne mangeait pas de viande, mais il se privait d'œufs pendant les 40 jours, quoiqu'il eût une grande passion pour cet aliment. Il en avait une non moins grande pour le jambon.

Une année, au commencement de la semaine sainte, le moine attaché à son service et qui lui faisait la cuisine, le trouvant extrêmement pâle, lui promit de le dédommager le jour de Pâques.

« Vous ne me dédommagerez pas, lui dit Guillaume, si vous ne trouvez un moyen, ce jour-là, de me faire manger à la fois mes deux plats favoris : des œufs et du jambon. »

Le moine-cuisinier resta perplexe pendant plusieurs jours, mais le samedi-saint, il était radieux : il avait trouvé l'omelette au jambon, dont Guillaume se régala le lendemain.

La découverte fit fortune en pays de Gascogne. L'année suivante, tous les nobles de cette contrée mangèrent de cet excellent plat, et de nos jours encore, il n'est pas de village dans le midi de la France où le plus pauvre paysan ne mange, le jour de Pâques, l'omelette au jambon.

Indiquons maintenant à nos cuisinières la manière de la faire :

Hâchez du jambon avec un peu de civette, cerfeuil, persil et marjolaine ; mêlez-y ensuite une demi-cuillerée de farine, quatre ou cinq œufs et deux décaillitres de lait. Délayez bien le tout, faites chauffer un peu de beurre dans une tourtière, mettez-y la farce et faites cuire au four.

Voici un calcul bien curieux qui a été fait par M. Flammarion, et auquel on ne croirait pas, si ce n'était d'une certitude mathématique.

Dix personnes, assises à une même table, peuvent changer de place de 3,628,800 manières différentes !

Si, au moment de diner, on ne parvenait pas à s'entendre, soit par modestie, soit par vanité, sur certaines questions de préséance, et si l'on décidait que l'on recommencera le diner tous les jours, jusqu'à ce que la série des combinaisons possibles fût épuisée, il faudrait que les dix mêmes personnes dînassent ensemble pendant 3,628,000 jours de suite, c'est-à-dire pendant 9388 ans ! En supposant que les diners aient commencé aussitôt qu'Adam et Eve eurent eu huit descendants, le cercle ne serait pas encore parcouru à l'heure actuelle, puisque les traditions n'accordent que 600 ans à l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre.

Conseils utiles.

Que fait-on ordinairement contre le rhume ? On s'enferme dans une chambre surchauffée, on s'habille de vêtements épais, on prend quantité de liquides très chauds, ce qui accroît la prédisposition fiévreuse et prolonge ordinairement la durée du rhume, qui n'est autre, après tout, qu'une fièvre légère qu'on ne

doit pas accroître inconsidérément. Dans certaines parties de l'Ecosse, au contraire, les classes populaires guérissent leurs rhumes par l'absorption d'un grand verre d'eau de source froide avant de se mettre au lit, et beaucoup de praticiens du pays ont constaté que ce remède était très efficace dans un rhume récent, surtout alors que le malade a des prédispositions à la pléthore.

On croit généralement, à tort, que c'est l'exposition au froid ou à une atmosphère froide qui produit le rhume, alors que c'est le brusque retour de cette température à une beaucoup plus chaude qui cause seul le danger. Tant qu'une personne reste exposée à la température extérieure, quelque froide qu'elle soit, l'air froid pénètre régulièrement dans ses poumons, et aussi longtemps qu'elle y demeure, elle n'a aucune crainte à avoir ; mais aussitôt qu'elle retourne à la maison, qu'elle s'approche du feu dans une chambre déjà chaude, qu'elle boit par dessus une boisson chaude ou tiède pour se réchauffer, dit-elle, ce passage brusque d'une température à l'autre amène inévitablement le rhume.

Pour éviter cet inconvénient, quand vous arrivez du dehors ou d'un endroit froid, n'entrez pas tout d'abord dans une chambre où il y a du feu ; et si vous ne pouvez faire autrement, tenez-vous le plus éloigné qu'il vous sera possible du foyer ; ne buvez aucune boisson chaude ou tiède immédiatement en arrivant. Laissez pénétrer la chaleur en vous par degrés et vous y trouverez d'excellents résultats, ces conseils étant basés sur un principe analogue à celui qui consiste à frotter vigoureusement avec de la neige le corps atteint de gelée.

On patifou.

N'est pas bailli à tsacon d'avai prâo malice et d'adé savai sè reveri quand l'afféré ne va pas coumeint on voudrai. Ne faut don pas rirè dé cliào que sont pas tant refoo, kâ n'est pas dè lâo fauta. Mâ tot parâi y'ein a dâi iadzo que sont on bocon trâo tabornîo et qu'on grand fauta d'êtrè dègroumelhi onna vouâiretta.

Lo volet dè noutron syndiquo est ion dè cliào gaillâ. N'est pas on crouïo soudzet, bin lo contréro, et po travailli, l'est on sâcro à l'ovradzo ; mâ sa 'cabosse ne tint pas onna grossa pliace.

On dzo, lo syndiquo l'avai einvoyi ein vela, fêrè dâi coumechons, et lâi baillâ onna mèsoura po atsetâ dâi solâ à la serveinta. Vo sèdè bin coumeint on preind cliâ mèsoura : on einfatè on bocon dè bou deïn on solâ que va bin ; et quand cé bou cotè bin adrâi ào fond dè l'eimpeigne, on lo copè à râ lo cartâi, et on a dinsè justo la grantiào dào pi, du lo talon tant qu'âo bet dào gros artet ; ora, quand on vâo atsetâ dâi solâ tot fé, on n'a qu'a fourrà cé bocon dè bou dedein et quand l'eintrè chà sein portant trâo gavouatâ, lè solâ dussont bin allâ.

— Du que te vas atsetâ dâi solâ, se fe lo syndiquo à son volet, mè vè té bailli l'ardzeint po t'ein atsetâ assebin por tè, kâ vâyo que t'ein as fauta.

Lo volet, tot conteint, sè-fâ onna mèsoura, après quiet sè revou on bocon et sè met ein route po la vela iò ye fe sè coumechons.

Quand rarevâ à l'hotò et que rapportâ lè solâ à la serveinta, lo syndiquo lâi fe :

— Et lè tins, iò sont-te ?

— Oh ! noutron maitrè, n'é pa pu lè z'atsetâ.

— Et porquîè ?

— Po cein que y'avé àobliâ ma mésoura.

Lo tatipotse n'avâi pas peinsâ que l'avâi sè dou pi avoué li.

La patrie ein dandzi.

Quand lè fretâi battant lou burou et que l'arreindzant ein carrons ào ein livrès, lou tapant su lou *pinta-bûrou*, que cein lâi fâ dâi galézès marquès et que soveint lâi a la « liberté-patrie » dâo canton dè Vaud, la mîma tsouze que su lè vilhiou chacots.

Y'a on part dè teimps, lou cousin Djan avâi z'u dâi vesitès 'na demeindze. Tandî lou tantou, que cliâo dzeins étant z'u sè proumenâ pè lou veladzou, la Marienne préparâvè lou café po lou bairè dévânt dè parti, et lou Djan lâi âidivè à mettrè lè z'écouallettès su la trabilia, sein fèrè atteinchon que lou pitiou verounâvè perquie et que l'étâi après lou bûrou. Portant ào bet d'on momeint la Marienne lou ve tot eimbardouflâ et le ve assebin lou dégat que l'avâi dza fé ; mà coumeint le dévessâi sè veilli lou laci, que n'aulé pas ào fû, n'avâi pas moïan dè quittâ ; assebin le criâ se n'hommoû :

— Djan ! se le lâi fe, douta vâi ci bouébou ; l'est binstout à la patrie.

LE MIROIR

(Fin).

Et comme elle tenait toujours la glace, elle criait, de plus en plus montée :

— Je la vois ! je la vois !... Ah bien ! si vous la trouvez jolie, mon compliment !... Vous n'êtes pas honteux ?... Là, là !... il me semble que je la vaux bien !...

Le pauvre *djin-ri'ki* croyait rêver.

— Comment ! je te délaisse, ô ma Kikou-noské ?... c'est faux ! c'est faux ! je n'aime que toi !

— menteur !

Alors elle lui fourre le miroir sous le nez.

L'autre n'en proteste qu'avec plus de véhémence :

— Mais je te jure qu'il n'y a pas d'autre femme que toi ici, Kikou-noské. Voyons, explique-toi tranquillement... Pourquoi tant de colère ?... A cause de ce morceau d'argent ?... Certes, j'en conviens, j'aurais dû te le montrer. Je suis coupable... Enfin, c'est une plaque enchantée, bénie des dieux, sans doute, où se montre l'image de mon père chéri comme à une fenêtre... Vois toi-même avec calme, Kikou-noské.

Il lui repasse le miroir.

— Oui, oui, la moquerie vous va bien ! réplique-t-elle d'un air méprisant. Vous osez encore soutenir que ce n'est pas le portrait d'une fille, de quelque pinceuse^{de} *chamiou* ?

De nouveau le miroir passait et repassait comme une navette, et les gros mots pleuvaient des deux côtés de plus en plus aigres, car le *djin-ri'ki* commençait à perdre patience.

— Encore une fois, voulez-vous m'écouter : c'est mon père, par conséquent ce n'est pas une fille !...

— Je vous dis que si !...

Brusquement, elle éclata en larmes, puis d'une voix piteuse :

— Ah ! Kiki, vous qui sembliez si sage !...

Puis une bouffée de colère se mêlant à ses larmes :

— Vous n'êtes qu'une canaille pire que les autres !...

Vous me payerez ça, allez !... Passe encore si elle était jolie !... Oh ! la laide ! oh ! la laide !... un monstre !...

— Décidément, ma pauvre Kikou perd la tête, exclama Kiki-san dans un mouvement de pitié.

— Vous mériteriez que je vous la flanque dans la rue, au milieu de la boue, — c'est sa place, — et vous aussi !... Taisez-vous !... voulez-vous bien vous taire, polisson !...

— Je ne dis rien.

— C'est que vous convenez que vous n'êtes qu'une canaille, alors.

— Pardon, pardon... Pour la centième fois, je vous serine encore qu'il n'y a que l'image de mon pauvre père... Voyons, Kikou, cesse ta plaisanterie, c'est assez... Je te promets que je n'aime que toi... Donne-toi la peine de considérer mon pauvre père... Viens ici !... Ah ! que voilà ses yeux bruns, ses joues couleur d'abricot, ses sourcils froncés, pliés comme un arc...

Mais Kikou-san ne voulait pas céder. Bref, ils allaient en venir aux coups de triques, mode d'explication usuel dans tous les pays, quand un bonze à barbe grise qui passait lentement, d'un pas traînant, apparut sur le palier pour demander la cause de leurs cris.

— Mes enfants, vous vous querellez, il me semble ? C'est un bien détestable emploi des heures de la vie.

— Ah ! saint bonze, s'écria la Japonaise, Kiki a des mattresses, lui qui peut à peine entretenir une seule épouse... Il flâne comme un rentier à présent, le paresseux ! Voici deux jours qu'il n'a pas rapporté plus de cinquante *cents*...

— Ne l'écoutez pas, saint bonze ; c'est une menterie... Prouvez-lui qu'elle est folle.

— Les femmes le sont toujours un peu, fit sentencieusement le bonze de sa voix brisée par l'âge.

— J'ai trouvé ceci dans la rue, continua le *djin-ri'ki* en présentant le miroir, et toutes les fois que je le mets sous mes yeux, j'y vois distinctement, comme si elle vivait, l'image chérie de mon pauvre père défunt, comme elle était quand j'étais tout petit et que je sautais encore sur vos genoux, saint bonze, les jours où vous étiez de bonne humeur.... Vous pouvez voir vous-même, je vous en prie...

— Et moi, grand bonze, j'ai vu la figure d'une de ces filles qui courent les rues, aussi vrai que je suis ici !... Vous voyez bien qu'il divague ! Il invente des choses si bêtes qu'un enfant lui rirait au nez.... A moins qu'il n'ait bu du saki plus que de coutume ! C'est elle qui l'aura grisé, sans doute !...

— Passez-moi la chose, fit le bonze impassible.

Alors, prenant le miroir, il le considère avec une expression de surprise extrême, puis il s'essuie les yeux du dos de sa main maigre, les cligne plusieurs fois comme quelqu'un qui voit trouble, et il recommence avec plus d'attention.

Enfin, après un grand silence, les deux époux attendant avec une impatience fiévreuse, il prononce la décision suivante, digne du grand Salomon :

— Mes enfants, vous nagez tous les deux dans l'erreur. Réconciliez-vous et vivez en paix. Ce n'est ni ton père à toi, Kiki-san, ni ta rivale à toi, Kikou noskésan. Vous aviez sûrement mal aux yeux, ou quelque pouvoir magique vous détraquait l'esprit... Ce morceau de métal contient bonnement la figure benoite d'un saint bonze aux traits ridés et à la barbe couverte de la neige des années. Par conséquent, c'est à moi qu'il convient de l'emmener dans ma bonzerie.

Sans plus s'émouvoir, il passe le miroir dans sa ceinture, puis il bénit les deux époux et s'en va solennel et